

En bref. Une part d'infini

Avaler la mer et les poissons. Texte de Sylvie Drapeau et Isabelle Vincent, mise en scène de Martine Beaulne, par le Théâtre de la Manufacture, au Théâtre PÉRISCOPE du 8 au 20 mai 2007

Jacqueline Bouchard

Numéro 216, septembre–octobre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, J. (2007). En bref. Une part d'infini / *Avaler la mer et les poissons*. Texte de Sylvie Drapeau et Isabelle Vincent, mise en scène de Martine Beaulne, par le Théâtre de la Manufacture, au Théâtre PÉRISCOPE du 8 au 20 mai 2007. *Spirale*, (216), 54–54.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Une part d'infini

AVALER LA MER ET LES POISSONS

Texte de Sylvie Drapeau et Isabelle Vincent, mise en scène de Martine Beaulne, par le Théâtre de la Manufacture, au Théâtre Périscope du 8 au 20 mai 2007.

par JACQUELINE BOUCHARD

Décor : un atelier d'artiste tout en largeur, conçu par Richard Lacroix. Sur des tringles, glissent de grands panneaux tendus de textiles transparents nous laissant imaginer les œuvres de Kiki, la femme peintre interprétée par Sylvie Drapeau. De magnifiques lumières bleues (André Rioux) baignent les objets dans l'atmosphère océane de ses toiles mystiques. Entre le coulissement des tableaux et le déplacement fort bien mis en scène des acteurs, le lieu demeure immobile, en attente d'inspiration : on y brûle de réaliser du sublime, de gratter la surface des jours, de se créer une existence en profondeur, à grands traits passionnés, d'en remplir les moindres recoins de couleurs vibrantes.

La critique a dit de cette pièce qu'elle portait sur l'engagement. Elle commence d'ailleurs avec les funérailles d'un chef d'État charismatique. Mais cette introduction ne trouve pas vraiment de suite et je parlerais plutôt d'un texte sur l'amitié (une perception qu'Isabelle Vincent dit ne pas partager dans un article de presse), et comment celle-ci mûrit à travers les circonstances imprévues et les choix de deux femmes diamétralement opposées (les costumes de Mérédith Caron l'expriment bien) mais unies par une grande tendresse. Interprété avec beaucoup de sensibilité, le texte fait sourdre une émotion qui emplit la scène.

Il est également question de deuil et de résilience lorsque les amies doivent reconnaître qu'une certaine image de leur relation ne tient plus la route. Finalement, l'amitié apparaît ici comme une métaphore des représentations et des projections que nous nous faisons de nous-mêmes et de nos rêves en regard de notre vie présente et future, jusqu'à ce que des événements imprévus se chargent de les chambouler et de nous heurter, parfois brutalement, en nous dévoilant une autre image de nous, d'autres possibles. Ce texte suscite donc des réflexions très engageantes... mais sur le plan personnel.

Par exemple, le personnage d'une Ariel (Isabelle Vincent) politiquement engagée ne « colle » pas. Vouloir le pouvoir, c'est risquer de le perdre, ce que cette femme n'ose pas. Choyée et ambitieuse, elle n'a ni les moyens ni l'allure de ses prétentions : il faut pour cela davantage que de la fébrilité, un cellulaire qui sonne fréquemment, un agenda chargé et des rendez-vous avec des fonctionnaires étrangers. C'est le réconfort dans la visibilité que cherche cette hyperactive centrée sur elle-même. Insatiable, elle veut tout et tout le monde, et ne peut donc s'engager à fond nulle part. Elle excelle par contre à contrôler les gens, sauf elle-même. La perte de son emprise sur la vie, pourtant, semble l'éveiller et la rendre davantage maîtresse de ses émotions.

Son envers, la douce, belle et mystérieuse Kiki (Sylvie Drapeau), vit dans sa bulle parmi ses tableaux. Certes, c'est une artiste dont l'originalité, l'authenticité et la sereine énergie éclairent quelques rares proches. Mais tous les autres, les êtres extérieurs à son monde, sont pour elle des sujets dont elle se nourrit à distance, grâce à la photographie. Son art lui suffit, du moins le croit-elle. Mais cette image d'un offertoire presque monastique à sa peinture va se fissurer, une passion viendra bouleverser sa vie et celle de son amie qui réagit à cette Kiki nouvelle mordant dans la vie avec appétit et cessant momentanément de peindre pour aimer quelqu'un et recharger ses sens.

Au bout du compte, nous sommes ici en présence de deux femmes vivant chacune dans leur univers, dans l'attente anxieuse de quelque chose d'infini. Les hommes, eux, sont moins tourmentés. Ils savent ce qu'il leur manque. Georges (Denis Bernard) manque de temps mais dans un univers dépeuplé; Jérôme (Daniel Gadouas) est attiré par la mer. Comme Kiki. Et tous, ils veulent avaler leur part d'infini, la mer et les poissons, en essayant de ne pas se noyer. ☹

L'auteur a voulu donner à toute cette aventure un fil conducteur mais une telle fresque historique a-t-elle besoin, pour vibrer, des sentiments de deux protagonistes? La passion de tous ces valeureux, tous ces fous, portée dans un tel récit, ne suffit-elle pas pour construire une histoire qui puisse émouvoir?

des premiers habitants de la région en passant par la Grande-Paix de Montréal et l'affrontement de Wolfe et Montcalm. Un soir de février 1866, alors que la lune oublia apparemment de se montrer, les amants se retrouvent. Ils auront une fille, Marie, mais le bonheur sera de courte durée car Mishpuan périra dans le Grand Feu de 1870 qui ravagea une grande partie du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

La seconde partie du spectacle s'ouvre sur l'Hôtel Roberval du début du xx^e siècle, quelques années avant le succès du gardien de but Georges Vézina, quelques décennies avant le tournage, à Péribonka, du premier *Maria Chapdelaine* (avec Madeleine Renaud et Jean Gabin), un demi-siècle avant l'épisode du peintre-barbier Arthur Villeneuve et presque un siècle avant le déluge. Pendant ce temps, le protagoniste, entouré d'une progéniture fort abondante, fait la rencontre d'une certaine Béatrice et voit son mauvais sort s'évanouir. Dans le dernier tableau, on retrouve Flo avec Marie-Soleil, une autre de ses descendantes, en train de convaincre celle-ci de ne pas s'exiler.

Un témoignage

Le spectacle recèle des qualités historiques certaines et en ce sens, Michel Marc Bouchard a très bien fait ses devoirs. De plus, ceux qui connaissent son œuvre reconnaîtront certains thèmes qui lui sont chers, dont la religion et l'homosexualité, notamment à travers la boutade concernant la célèbre Miss Beaumont londonienne (« grâce à un travesti on a gardé la religion »), ou encore dans le commentaire qu'un adolescent fait à son amie à la fin de la pièce (la région est « ben qu'trop straight » pour y vivre ses amours). L'humour est agréable, on joue avec les stéréotypes régionaux et on exploite la couleur de cette langue d'ici qui fourche, qui chuinte et qui accumule les « là-là ». Enfin, les nombreuses références en

filigrane au roman de Louis Hémon ne sont pas dépourvues de pertinence.

Mais dans un décor aussi immense, l'histoire d'amour a l'air bien petite... L'auteur a voulu donner à toute cette aventure un fil conducteur mais une telle fresque historique a-t-elle besoin, pour vibrer, des sentiments de deux protagonistes? La passion de tous ces valeureux, tous ces fous, portée dans un tel récit, ne suffit-elle pas pour construire une histoire qui puisse émouvoir? Si Bouchard affirmait que « l'histoire rend parfois les choses moins anecdotiques », ici c'est en fait son histoire d'amour qui semble anecdotique et tous les charmes jetés sur cette idylle n'opèrent que très peu.

J'aurais apprécié que les personnages secondaires s'expriment davantage, tout comme je n'aurais pas voulu que la voix riche et grave de Michel Dumont cesse d'être l'Esprit de Fjord pour ne devenir que celle d'un narrateur-informateur. Car c'est là que tient la magie : dans la passion habitant ces gens qui, soir après soir, souvent année après année, se retrouvent bénévolement sur scène et viennent raconter — et vivre — leur histoire. Aussi a-t-on raison de leur faire dire « Nous sommes un témoignage » en manière de conclusion. Je me demande aussi si on a bien fait de remplacer plusieurs effets spectaculaires : parfois les moyens techniques, même s'ils ne sont que de la pétarade, peuvent arriver à faire croire aux éléments et à la puissance, à la vastitude de cette nature qui nous entoure, beaucoup plus, en fait, que des photos projetées sur un écran.

Je suis probablement plus nostalgique que chauvin, ce qui expliquerait mes nombreuses réserves concernant la « rénovation » de ce monument : était-ce vraiment l'améliorer que de le placarder de gros noms et de l'asperger d'eau de rose? Il est certain que le flo est encore tout jeune mais s'il n'est pas pris en main à temps, je crains qu'il ne finisse mal. ☹